

Bibliothèque
des
IDÉES

**L'Europe
chinoise**

I

De l'Empire romain à Leibniz

par

ÉTIEMBLE

nrf

Éditions Gallimard

Bibliothèque des Idées

ÉTIEMBLE

L'EUROPE
CHINOISE

I

*De l'Empire romain
à Leibniz*

nrf

GALLIMARD

Pour
JACQUES GERNET,
en témoignage d'admiration et d'amitié,
ce livre dont les dernières pages en tout cas sont bonnes,
puisque je les lui dois.

Préface

1955 : j'achève la première édition d'un CONFUCIUS, son destin planétaire, de sa naissance à nos jours. Trois rééditions au Club français du livre, la dernière en 1968. En 1966, Gallimard reprend cet ouvrage dans la collection « Idées ». Avec une brève préface où je résume les vicissitudes du vieux maître depuis le régime maoïste. Vingt ans plus tard, le même éditeur me demande une réimpression dans « Folio/Essais ». Je relis les éditions antérieures. Quasiment rien à changer. En revanche, un bien passionnant chapitre à rédiger sur la réhabilitation commencée en 1980 et parachevée cinq ans plus tard, grâce à Teng Siao-p'ing, de celui qui fut droitier, gauchiste, féodal, voire « centriste à tendances gauchisantes ». Un long chapitre en vérité, mais pour moi combien agréable à construire, puisque tous les documents que me faisaient parvenir mes amis chinois, d'autant plus attentifs, plus fervents, plus officieux, qu'ils savaient, eux, que je n'avais jamais donné dans les modes et que j'avais pu reprendre sans honte dans *Quarante ans de mon maoïsme (1934-1974)* tout ce que j'avais écrit sur les hauts et bas de la culture chinoise sous son infailliable majesté le président Mao. Sans trop de surprise, je constatai que ce qu'enfin avaient le droit de publier les plus savants confucianistes qui avaient survécu aux « purges » et aux « écoles du sept mai » coïncidait, citation parfois par citation, à cela même que j'avais écrit une trentaine d'années plus tôt. Comme s'il suffisait de chercher honnêtement la vérité en France pour se retrouver pleinement d'accord avec tous ceux à qui la Chine accordait enfin le droit de la chercher

de leur côté. D'où je pouvais aussi conclure, contre tous les racismes, qu'un Français qui dans sa jeunesse avait traduit le chapitre « Jou hing » du *Li Ki* et s'était constamment conformé aux sages préceptes qui l'y avaient émerveillé, pouvait à soixante-dix-huit ans se retrouver d'accord et avec cette *conduite du lettré* et avec ceux des Chinois qui, dans leur pays, la considéraient comme leur ligne de vie intellectuelle et de morale politique.

1952 : je soutiens en Sorbonne mes thèses d'État sur *Le Mythe de Rimbaud* que Gallimard publia en 1952 et 1954 (un tome chaque fois) et réimprima depuis lors, la troisième fois en 1968 et 1970, sans que j'eusse rien à modifier, sauf une ou deux références inexactes, mais en y insérant tout ce que la Sorbonne m'avait imposé de couper (tout ce qui touchait à la morale sexuelle, à la religion, à la politique), faute de quoi je n'aurais pas obtenu la mention indispensable (très honorable à l'unanimité). Ce que je signalai en l'imprimant – sans pudeur ni prudence – en italiques. À part un certain individu dont je ne mentionnerai même pas le nom méprisable qui, après m'avoir demandé un chapitre inédit du travail toujours en cours (*Succès du Mythe, Le Mythe de Rimbaud dans le monde slave et communiste*) et qui, après avoir salué en moi le « maître de la galaxie rimbaldienne dans l'affection et l'avenir », m'insulta dans un grand quotidien et m'accusa d'ignorance, de falsification, sans doute parce qu'il recommandait de lire sur son idole le *Rimbaud* qu'avait désavoué Jacques Rivière, mais qu'avait impudemment publié une veuve abusive et bigote (le fric et le foutu Bon Dieu, toujours eux!) alors que j'avais dans mes thèses publié le texte précisément où Jacques Rivière désavouait son erreur de jeunesse, nul que je sache n'a jamais écrit une thèse pour démolir la mienne : terminée en 1951, elle tient le coup de 1986 et je défie qui que ce soit de la démantibuler sans tricher, de prouver, par raisons démonstratives, que j'avais menti par omission, ou contresens délibéré. Si jamais on réimprime un troisième tirage de la *Genèse*, bibliographie critique et analytique de mon sujet, je demanderai qu'on y insère quelques numéros *bis*, quinze ou vingt pour plus de deux mille cinq cents références de 1869 à 1949, fruits de lectures ou de relectures

postérieures à ces travaux que je commençai dès 1929. La plus belle étant, pour sûr, celle-ci : « Comme Iaveh, créateur du monde, en dicta la genèse à Moïse, Rimbaud, poète des *Illuminations*, écrivit *Une saison en enfer*. » De qui? Je vous le donne en mille ! D'Aragon soi-même, l'Aragon de 1918 : *Puisque son nom fut prononcé*, texte repris dans *Œuvres poétiques* (t. I, p. 56), et dont me foudroya Nedim Gürsel dans sa thèse sur *Aragon et Nazım Hikmet*, page 199. Elle portera le numéro 544 bis et servira de troisième épigraphe au tome intitulé *Structure du Mythe, Livre second, RIMBAUD EST DIEU*. Avais-je donc si grand tort d'écrire ce livre second de la *Structure*, puisque Aragon soi-même me donne caution surréalistobibliques?

Tous les rares ajouts découverts de 1952 à 1986 confirment aussi exactement le chapitre auquel ils s'insèrent que le texte d'Aragon mon livre second de la *Structure*.

Pourquoi ce plaidoyer? Pour soutenir une fois de plus qu'une thèse telle que jadis on la concevait, une véritable thèse d'État sur laquelle on a trimé de 1929 à 1952, ne devrait pas, ne devrait jamais être refaite, si le thésard y a mis la patience et la probité requises. Tenez, quand je reçus le manuscrit de la thèse que composa sur Séféris un certain Denis Kohler, thèse que tout indigne que je fusse, je dirigeai, « c'est le mot » – inepte (car est-ce que J.-M. Carré, mon « directeur », jamais me dirigea? tout ce qu'il exigea de moi, ce sont ces coupures dont j'ai parlé), je compris que nul jamais ne le refera, ni ne le mettra au rancart, cet *Aviron d'Ulysse : l'itinéraire poétique de Georges Séféris* (Paris, Les Belles Lettres, 1985). La thèse de Kohler est un *klēma eis aei*, un acquêt à jamais (je n'ose pas employer ici les caractères grecs, parce que l'expérience m'a prouvé que notre inculture est devenue si générale que, même avec deux ou trois jeux d'épreuves, vous ne pouvez plus espérer une citation grecque qui ne comporte ni faute d'esprit ni erreur d'accent. Et vive l'informatisation de l'impression des livres! Et vive la mort des protes, vive la mort des savants correcteurs d'épreuves! De ces types qui dès ma jeunesse m'ébahissaient, quand j'avais neuf ou dix ans, et que mon

instituteur m'entraînait à lire les ordonnances médicales parce qu'il supposait qu'un jour, à l'imprimerie Floch de ma ville natale, je serais, après mon certificat d'études, capable d'y devenir prote et d'y composer en choisissant la capitale, le romain, l'italique ou le bas-de-casse adéquat...).

Je ne prétendrai pas que cette *Europe chinoise* est un *kléma eis aei*. Je n'y travaillai au sens propre que cinq ans; mais je dois à la vérité d'ajouter que, depuis 1929, date à laquelle je commençai à m'occuper aussi de Rimbaud, je m'étais mis au chinois et n'avais cessé de m'émerveiller, en prenant des notes sur tout ce que l'Europe devait à ces « chinetoques », très bien asservis par les Mongols, puis les Mandchous, puis les hommes « blancs », puis les « jaunes » Japonais.

Je n'ai donc cessé de me tenir au courant de ce sujet. À l'occasion d'une communication que je fis en août 1985, au XI^e Congrès international de littérature comparée, sur le renouveau du comparatisme en Chine de 1980 à 1985, je tombai avec surprise sur le texte d'un collègue de là-bas qui déplorait qu'avant l'intrusion impérialiste de l'Europe – disons depuis l'ambassade de Macartney – les relations aient été *infimes* entre son pays et l'Europe : bien entendu, ce savant était victime de la barbarie sinocentriste que le président Mao fit trop longtemps peser sur un pays qu'il avait délivré des impérialismes étrangers, mais pour l'enfermer dans un nationalisme dogmatique, abrutissant.

Elles furent au contraire, sauf un bref moment, si constantes, si générales que, pour en traiter exhaustivement, il faudrait mettre au travail, cinq ou dix ans durant, une dizaine d'hommes libres de tout chauvinisme et connaissant à fond telle ou telle des littératures, des sciences de chacun des pays dont se composa (actuellement se décompose) l'Europe.

Pendant mon dernier séjour à Moscou (lorsque, pour avoir combattu la tyrannie stalinienne, je fus *persona* très *grata* dans la Russie de Khrouchtchev – va pour la bêta transcription de rigueur), j'évoquai la question avec mon très cher ami, l'académicien Alexéiev, lequel, comme Žirmounski, avait connu la disgrâce, mais pouvait enfin de nouveau redonner du lustre à l'université de Leningrad, celui-là me dit avoir

découvert en Sibérie des documents fort intéressants sur le sujet dont je m'étais moi-même occupé.

Depuis lors, j'ai appris la sortie à Moscou, en 1969, cinq ans donc après la disgrâce de Khrouchtchev, des travaux de S.L. Tihvinskij et L. I. Duman : *Russkokitajskie otnosenija v XVII veke. Materialy i dokumenty v 2-h tomah*, dont fit état en 1972 le *Bulletin de liaison pour les études chinoises en Europe*. C'est dire que si l'on procédait comme je le suggère, on obtiendrait l'équivalent de ce que continue à produire Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, 13 volumes in-4° jusqu'ici.

Mais je ne voudrais pas qu'on s'imaginât que je tiens l'influence de la Chine sur l'Europe (et ce, depuis deux millénaires au moins) pour la seule dont bénéficia celle-ci au cours des siècles. À preuve, je proposai à M^{me} Iraldo-Goncet de soutenir sur le Japon un mémoire d'études supérieures qui traite précisément de *Recherches préliminaires à l'étude du rôle du Japon dans la formation de l'Orient philosophique de Marco Polo à la Révolution française*, deux cent dix pages de trente lignes dactylographiées, qui valent plus d'un doctorat et auxquelles je décernai la note 18 sur 20 et donc la mention très bien. Quelle pitié, là encore, qu'un travail de cette qualité n'existe qu'en rares exemplaires dactylographiés! Il manifeste au demeurant que bien des questions que pose l'Europe aux missionnaires furent aussi débattues à l'occasion de la découverte de Cipangu. À ceux qui souhaiteraient avoir un résumé de ce travail, je me permets de signaler que j'en produisis un dans une publication des Presses orientalistes de France consacré au Japon ¹.

À l'appui de ce travail, dont la bibliographie comporte une centaine de références dont deux de Charles Ralph Boxer, spécialiste des voyageurs hollandais et portugais vers le Japon, ouvrage dans lequel on insiste surtout soit sur l'influence culturelle, artistique et scientifique des Hollandais sur le Japon, ou l'influence portugaise dans le Japon des xvi^e et xvii^e siècles, j'ajouterai, du même Ch. R. Boxer, un très intéressant ouvrage paru à Lisbonne en 1959 : *The Great Ship from Amacaon, Annals of Macao and the Old Japan trade, 1555-1640* ², avec cent trente

1. *Le Japon et la France, images d'une découverte*, P.U.F., 1974. Voir, pp. 11-20, « Le Japon des Jésuites et des philosophes », où je résume les acquêts de M^{me} Iraldo-Goncet.

2. Centro de estudios históricos ultramarinos, Lisbonne, 1959.

pages environ de documents en portugais; mais l'ouvrage, si riche en documentation commerciale, semble manifester que les marchands, si cupidement portés sur les soies japonaises, chinoises, n'avaient aucun souci d'enrichir l'Europe de l'art, des mœurs, des philosophies ou des religions du Japon. M^{me} Goncet, elle, ne s'arrête pas à ce genre de déjà « *business as usual* » (ce mot d'ordre venu des États-Unis en 1944...). Elle ne manque pas de dire : « Dès la découverte du Japon, tout ce que l'Europe comptait de gens cultivés et curieux s'émerveilla. » On découvrait un monde « plus civilisé même que nos nations européennes »; et de lancer cet argument aux maniaques de notre tradition scolastique. Ce que l'on découvre en lisant l'œuvre de Loys Le Roy, dit Regius, disciple préféré de Budé : *Des differens et troubles advenans entre les hommes par la diversité des opinions en la Religion* (Paris, 1563), ou encore : *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, traité dans lequel il comprend et publie que notre volonté de christianiser de force les peuples étrangers est une erreur : il ne se faut point étonner, à plus forte raison scandaliser des différences de religion qu'on découvre en même temps que s'amenuise la planète. Ailleurs, dans un traité sur *Le Banquet* de Platon, il déplore que « Sapience n'a [it] pas encore accompli toute son œuvre ». Ce qu'il sait du Japon l'invite à imaginer comme une théorie des climats une alternance des civilisations, où l'helléniste qu'il était excellemment lui permettait de retrouver l'idée grecque de la « grande année » ou de « l'éternel retour ». Ce peu qu'il sait du Japon incite Régius à un scepticisme tolérant. L'Europe n'est en somme qu'un continent parmi d'autres et l'eurocentrisme semble désormais une ineptie. Non moins digne d'attention, l'ouvrage de Guillaume Postel selon qui la religion des Giapangiens est la même que la chrétienne, mais plus pure qu'en Occident. Les Giapangiens de Postel – qui n'a aucune illusion sur la valeur morale du clergé européen – devraient servir de modèles aux chrétiens qui s'y vont insinuer. Certes il célèbre les jésuites qui ont réussi à entrer dans « cet empire parfait ». Mais l'Europe pervertie se devrait de revenir à la « très admirable religion » qu'ont su préserver ceux du Soleil Levant... ¹.

1. La Galerie Janette Ostier organisa, du 28 novembre 1986 au 28 février 1987, une exposition sur « Les sources japonaises de l'art occidental ».

Je pourrais donc contresigner les passages où M^{me} Iraldo-Goncet explique le succès du Japon sur les penseurs du xvi^e siècle européen, parce que la découverte de cet empire permettait de débattre les « problèmes théologico-politiques qui partageaient le monde européen ». Bref, si peu durable qu'ait été l'influence japonaise, elle fournissait aux esprits éclairés de l'Occident chrétien d'excellents arguments contre le dogmatisme, les bûchers de l'Inquisition, et le « quiconque pense est hérétique » de Bossuetus-Stalinus. Arguments que Bayle ne manquera pas d'explicitier et d'exploiter dans son *Dictionnaire*, article *Japon*.

Mais la Corée? Déchirée entre les ambitions japonaise et chinoise, en parlera-t-on avant son ouverture, un peu forcée, en 1882? Grâce à Frédéric Max, nous connaissons enfin tout ce qu'il importe de savoir sur la *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de Quelpaert avec la description du Royaume de Corée*, relation publiée d'après l'édition française de 1670¹, traduction qui suivit de deux ans seulement les six tirages recensés aux Pays-Bas en 1668. Cette *relation* eut deux tirages à Paris, la même année, l'un chez Thomas Jolly, l'autre chez Louis Billaine, après quoi elle fut traduite en allemand (deux ans plus tard à Nuremberg), enfin en anglais (1704). Bref, cette *relation* est signée par Hendrick Hamel un des rares survivants au naufrage puis au statut qui le confinait encore, à quoi il échappa grâce à une fuite hasardeuse du royaume qu'il avait découvert peuplé de *Corésiens*. Il lui fallut attendre treize ans et vingt-huit jours pour s'évader : assez longtemps pour avoir beaucoup vu et consigné. À la fin de son érudite introduction, Frédéric Max signale l'« extraordinaire succès » des trois premières éditions hollandaises, sans parler des piratages qui ornèrent de crocodiles un pays qui n'en connaissait point : « Le public " marcha " : ces éditions s'enlevèrent immédiatement. » Voilà donc un livre qui

1. L'Harmattan, 1986. Introduction, notes et postface de Frédéric Max. Ouvrage d'autant plus précieux que, dans le numéro spécial « Relations entre la Corée et la France » publié par *La Revue de Corée*, vol. XVIII, n° 2, été 1986 (périodique publié par la Commission nationale coréenne pour l'Unesco), CHONG KI-si, qui étudie, pages 3-28, *La réception de la littérature française en Corée* n'accorde qu'une page à Hendrick Hamel; encore est-ce pour préciser que les renseignements obtenus par cet échappé à la « détention perpétuelle » (qui fut le lot assigné aux naufragés) étaient « plus ou moins exacts » : un ouvrage de cette sorte et de cette qualité méritait mieux que ces quatre mots-là.

compléta heureusement la connaissance que l'Europe du xvii^e siècle put avoir de l'Orient extrême et confirme la curiosité que cette part de la planète suscitait alors chez les Européens. Hamel leur révèle que les *Corésiens* n'ont « presque point de religion », encore qu'ils aient beaucoup de moines : cloîtres et temples foisonnent en Corée. « Cependant, les moines en général ne sont guère plus estimés que les esclaves, à cause des grands tributs qu'ils sont obligés de payer et des ouvrages qu'ils sont tenus de faire. » Voilà qui donnera fort à penser aux lecteurs; d'autant plus que cette déficience des sentiments et pratiques religieuses s'accompagne d'une justice dont les châtiments confinent souvent à la torture; d'une morale impitoyable aux adultères, et quel que soit le sexe du délinquant : « Il faut même que le père du criminel, s'il est en vie, ou son plus proche parent, fasse l'office de bourreau. » Seule atténuation : le coupable peut choisir sa mort : la plupart des hommes « demandent qu'on les perce à coups d'épée par derrière; les femmes qu'on leur coupe la gorge ».

Outre la Chine, le Japon et la Corée, le monde indien et les Turcs eurent eux aussi une influence déterminante sur certains aspects de la pensée européenne. Le *Voyage dans les États du Grand Mogol* de François Bernier, qui séjourna dix ans dans l'Inde, au xvii^e siècle, est cité par Bayle, bien entendu, et tenu par Voltaire comme « le premier des voyageurs » (premier non pas au sens chronologique, cela va de soi, mais le premier par la qualité de sa relation). D'emblée, Bernier sut reconnaître au Taj Mahal une des merveilles du monde, ce qui est en effet le cas. On a pu dire qu'après lui « il faudra attendre Michaux et son *Barbare en Asie*, Malraux et ses *Anti-mémoires*, pour avoir sur l'Inde moderne quelque chose d'équivalent »¹.

Par malheur, l'un des livres sur l'Inde qui eurent en Europe la plus forte et déplorable influence, ce furent les trop fameuses *Lusiades* de Camoens; ouvrage abject, mais qui permit à son auteur de se racheter de tout ce que son souverain pouvait à bon droit lui reprocher. Aventurier, spadassin, escroc, poursuivi pour tentative de meurtre, fourré au cachot, pardonné le 5 mars 1553 par le roi, mais à la condition expresse que cet individu aille le servir « cette année dans l'Inde ».

1. En 1981, on le réimprima chez Arthème Fayard avec une excellente préface de France BHATTACHARYA dont je cite l'introduction, page 7.

Il part donc pour Goa en 1553 ; on le trouve à Macao, où sa conduite lui vaut de nouveaux ennuis avec la justice, puis d'être réexpédié vers Goa ; son vaisseau sombre près du Cambodge. Camoens sauve quand même le manuscrit des *Lusiades*. De nouveau, la prison. Départ pour le Mozambique ; amours – qui le rachètent un peu – avec une esclave de couleur. Un petit tour en Chine où il continue ses *Lusiades*. Retour à Macao. Savoir, comme le pense Roger Bismuth, si c'est l'amour de sa patrie et les menaces que faisaient peser contre elle tant l'impérialisme espagnol, qui s'annexera le Portugal l'année même où meurt Camoens (1580), que la présence au sud de l'Europe des Infidèles musulmans qui lui conseilla le ton atroce des *Lusiades*. J'inclinerais plutôt à penser que ce chenapan sans scrupules ne pouvait se racheter qu'en outrant son plaidoyer pour le catholicisme, seule religion digne de créance, et pour l'impérialisme portugais.

Si cruelle et si intéressée qu'ait été la pénétration des Portugais dans l'océan Indien et dans l'Inde proprement dite, la domination portugaise, pour intolérable moralement qu'elle ait été, enrichit le patrimoine intellectuel de l'Occident chrétien et contribua malgré elle à éclairer ceux qui préparaient le « siècle des Lumières » : en botanique, zoologie, minéralogie, ethnographie, les hommes de science qui accompagnaient les marins et traitants contribuèrent à fonder certains domaines de sciences et à enrichir considérablement les connaissances géographiques de l'Europe. Après maint et maint ouvrage en effet instructifs pour l'Europe du xvi^e et celle du xvii^e siècle, j'ai relu de près les *Lusiades* (dans la dernière édition française, celle de R. Bismuth, publiée en 1980 dans la collection Unesco d'œuvres représentatives, avec les commentaires du traducteur). Ouvrage dont me répugne une grossièreté qui ose se flatter de courber « sous un joug infamant » divers peuples dont le « Turc oriental ». Il ne s'agit que du « fourbe roi des Maures », d'âmes « noires » et « perfides », de « pervers » sectateurs de Mahomet, bref, tous les adjectifs du dénigrement foisonnent : *rusés, malfaisants, trompeurs, haineux, barbares, maudits*, voilà le ton de ces trop fameuses *Lusiades*, publiées en 1572 et qui valurent à leur méprisable calomniateur une pension de 15 000 réaux par an, réversible sur sa mère quand mourut Camoens. Bien que

sa correspondance le rende un peu moins méprisable ¹, je le tiens pour abject d'avoir, fût-ce par peur de l'Inquisition, composé cette prétendue « épopée ». Que ne s'est-il inspiré de l'*Iliade*, dont le personnage le plus pur appartient au camp de l'ennemi : Hector ! Sans doute Montaigne sera l'antidote aux *Lusiades*, aux « croisés du poivre » (les catholiques en général) et aux « hadjis de la cannelle » (les impérialistes musulmans). Outré de découvrir que les Portugais enterraient leurs adversaires « jusques à la ceinture », les harcelaient de « coups de traict » avant de « les pendre », il en profite pour déplorer qu'en cette même espèce « jugeans bien leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nostres ».

Bien entendu, je ne mentionne ici que pour mémoire les relations entre l'Occident, le monde arabe et l'Islam. Tout homme qui n'est ni raciste, ni tout à fait ignare, connaît à cet égard autre chose que les croisades et la mort de Louis IX au cours de l'une de celles qu'il crut devoir entreprendre : ne serait-ce que l'*algèbre* offerte avec son nom par les Arabes, y compris l'*algèbre à la chinoise* que ces « barbares », qui nous révélèrent la pensée grecque, étaient allés chercher là-bas, tout là-bas, enchinoisant ainsi eux aussi l'Occident ; ne serait-ce que le *Beit el Hikma*, cette *maison de la sagesse* (et donc de la tolérance) qui fleurit un temps, un si beau temps, à Bagdad ; ne serait-ce enfin que cette Espagne andalouse : le foisonnement littéraire, à qui nous devons notamment nos troubadours ; architectural, dont les touristes vont encore en caravanes admirer les reliques sévillanes ou cordouanes, un des plus heureux moments de l'atroce histoire de l'Occident, moment à quoi mit hélas fin la très catholique barbarie de la *Reconquista*. Subsiste le Guadalquivir (nom arabe) '*el Wadi el Kebir*' : le grand fleuve, un peu hispanisé) qui témoigne encore de ce qui aurait pu être... Bien qu'il importe à ce propos de connaître les travaux de Lévi-Provençal, comme ils sont nombreux, volumineux, je me bornerai à signaler (pour ceux qui désireraient faire en soi le point) *The Legacy of Islam* ² dont le tome second contient une excellente et brève synthèse de Maxime Rodinson. Du trop fameux *Mahom, Apollon, Tervagant*, qui pour ceux de ma génération fut au lycée la « trinité »

1. Une de ces lettres ne cache pas que les bigotes vivent très volontiers dans l'intimité des jésuites, qu'il appelle ici les Apôtres, le bon apôtre !

2. Oxford, Clarendon Press, 1974.



